



Diderot héros de roman

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 NOVEMBRE 2004

Voir un écrivain passer au statut de héros de roman dans une langue étrangère et dans un contexte culturel et historique différent constitue sans doute la forme la plus éclatante de la consécration littéraire. Or voici qu'apparaît, dans un roman anglais contemporain, un véritable Diderot *redivivus*. Il convient donc de saluer avec un plaisir tout particulier l'admirable ouvrage intitulé *To the Hermitage* que l'écrivain anglais Malcolm Bradbury a publié, quelques mois avant son décès prématuré en 2000, aux éditions Picador à Londres.

Malcolm Bradbury, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme et aîné Ray Bradbury, l'auteur de *Fahrenheit 451*, appartient à la génération surgie après la guerre de 1940, très éloignée de l'esprit Bloomsbury, intellectualiste et décadent, qui avait dominé l'horizon littéraire pendant l'entre-deux-guerres. Cette jeune génération a donné à la littérature anglaise des auteurs aussi remarquablement doués et aussi largement appréciés que David Lodge, impitoyable observateur du monde intellectuel et Ian McEwan, à qui nous devons le superbe roman intitulé *Atonement (Expiation)* et sa bouleversante évocation de la retraite de l'armée britannique sur Dunkerque en 1940.

Malcolm Bradbury se partageait entre la création littéraire et l'enseignement. Aussi a-t-il en commun avec David Lodge une vision sarcastique du monde universitaire et de l'intelligentsia en général. Sa production comporte une dizaine de titres dont le plus connu était jusqu'ici *The History Man* publié en 1975. Son ultime ouvrage, et sans doute son chef-d'œuvre, *Vers l'Ermitage*, est sorti d'une double expérience : celle d'une lecture très personnelle de Diderot, appuyée sur la biographie critique de P.N. Furbank (1992) et sur celle d'un voyage culturel, appelé

« Projet Diderot », organisé par l'Académie de Suède, qui devait entraîner une groupe d'intellectuels vers une Union soviétique en pleine désagrégation après la chute de Gorbachev. Le séjour de Diderot à Saint-Pétersbourg auprès de Catherine II dans son palais de l'Ermitage lui permettait de traiter les deux sujets en parallèle et lui offrait la possibilité d'une structure binaire autorisant des variations de ton et des oppositions frappantes.

Dans une préface aussi brève qu'éclairante, Bradbury explique comment son œuvre est sortie du vécu (le fameux Projet Diderot), avec les inévitables transpositions que suppose la technique romanesque. Face aux personnages rencontrés et croqués par l'observateur ironique, il y a la figure lointaine d'un écrivain qu'il ne connaît qu'à travers les livres et dont il se sent pourtant si proche qu'il le traite en ami et presque en alter ego. Il écrit à ce propos dans sa préface¹ : « J'ai été particulièrement bienveillant envers mon caractère principal, Denis Diderot, le plus sympathique de tous les philosophes, bien que son nom n'évoque hélas aujourd'hui en général qu'un district parisien ou un arrêt de métro². Diderot lui-même prévoyait que son destin serait de n'être qu'une figure passagère, un jeu de la postérité, cette forme étrange de mémoire collective qui se souvient et qui oublie, enterre et rétablit, célèbre et mutile, construit et déconstruit. Il savait que l'histoire n'est que la plainte du futur contre le présent, mais que le passé, le présent et le futur interfèrent éternellement et changent de face l'un avec l'autre. »

Aussi se sent-il autorisé à remodeler sa vie, à ajuster sa réputation, à allonger son existence, à étendre ses idées, à développer ses intrigues et ses mystifications, en un mot à réorganiser et à amender la place qu'il occupe dans le Grand Livre de la Destinée, allusion transparente à *Jacques le fataliste*.

Il a traité avec la même liberté le « projet Diderot », conçu par un professeur de l'université de Stockholm, membre de la prestigieuse Académie de Suède, et

¹ Nous ne traduisons les passages anglais de Bradbury que pour mieux attirer l'attention sur son œuvre et inciter le lecteur de langue française à la lire, si possible, dans le texte original, aucune traduction française n'existant à l'heure actuelle.

² Bradbury songe ici au boulevard Diderot et à la station de métro Reuilly-Diderot. Il semble ignorer les adaptations de Diderot au théâtre et au cinéma et les rééditions de ses œuvres, tout comme l'existence de la Société Diderot et de sa revue *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*. Il a pourtant raison sur le fond : la renommée de Diderot n'a jamais égalé celle de Voltaire et de Rousseau, ni même celle de Montesquieu.

organisé par lui dans un esprit de coopération internationale au sens le plus large. Bradbury assure avoir été convié à participer à des réunions destinées à célébrer et à développer à la fois l'héritage spirituel de Diderot au cours du voyage maritime. Il y a rencontré des personnalités de premier ordre qui sont devenues des amis. Il a réellement fait en leur compagnie la traversée de la Baltique en octobre 1983, au moment où Leningrad s'apprêtait à changer de nom et où Eltsine voyait monter son étoile. Cette concession faite à l'histoire contemporaine, le romancier pourra donner libre cours à sa verve, à son humour, mais aussi à son émotion.

Pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens profond de son livre, qui se veut une profession d'amour des hommes et un message de fidélité à la pensée de Diderot, Bradbury consacre six pages d'Introduction à présenter la personnalité de Diderot au moment où le philosophe est sur le point de terminer, sans enthousiasme, le voyage de sa vie vers le Grand Nord où l'attend sa protectrice. L'homme est vieillissant, mais toujours chaleureux et généreux. Son arrivée à la cour de Russie coïncidera avec le mariage du prince héritier Paul et d'une princesse allemande. Aussi le palais de l'Ermitage est-il en effervescence et l'ambassadeur de France vit-il dans l'attente du grand homme, dont la présence est, à elle seule, un événement marquant dont il aura soin d'informer en détail son gouvernement. La grande Catherine vient de changer d'amant et elle a décidé de consacrer à l'écrivain dont elle a acheté la bibliothèque un créneau de trois heures tous les après-midi. Diderot a déjà oublié les mésaventures de son long déplacement : le froid, les coliques, les bagages égarés. À peine arrivé, il est attendu au Palais d'Hiver et le romancier imagine le dialogue qui va se nouer entre la femme la plus puissante au monde et celui dont elle se dit « l'élève reconnaissante ». Avec une érudition remarquable, dont il a soin d'énumérer les sources, mais aussi avec un sens aigu de la psychologie, le romancier va reconstruire à sa guise l'évolution de cette relation exceptionnelle. Le parcours du romancier progressera ainsi sur un rythme binaire où présent et passé, « projet Diderot » et Diderot vivant alterneront avec bonheur.

Mon propos n'est pas d'approfondir le premier thème, mais je recommande au lecteur cette satire sans méchanceté, à la fois pertinente et amusée des particularités scandinaves : taux de change abusifs, manie de l'ordre et du règlement, mélange d'uniformité et d'hygiène, prix élevés et lourdes taxations,

mais aussi singulière combinaison de puritanisme et de permissivité. Le narrateur s'attend cependant à de plus graves surprises à la perspective d'entrer bientôt dans ce qui subsiste de l'Union soviétique et il s'y prépare en relisant les mémoires du comte de Ségur, jeune plénipotentiaire en Russie qui fut l'ami du prince de Ligne. Bradbury est parti du principe qu'en politique « plus ça change, plus c'est la même chose ». On aimerait, si le temps le permettait, suivre le narrateur dans les péripéties cocasses de sa vaine recherche des restes de Descartes, mort à Stockholm comme on sait.

L'objectif du « projet Diderot » ne lui sera révélé que plus tard. Il s'agit de « suivre la piste de l'*Encyclopédie* », ce qui l'incite à des réflexions sur l'état de l'Europe au temps de Voltaire et de Frédéric II, mais également sur l'Europe de la fin du vingtième siècle. Celle-ci compte moins de princes et de rois, tandis que les philosophes ont mieux résisté : en effet, à Rousseau, à d'Alembert, à Condorcet ont succédé les nouveaux princes de l'opinion, de Foucault à Kristeva, en passant par Baudrillard et Lyotard, car le romancier s'amuse à transgresser les barrières du temps et à brouiller la distinction des chapitres. Il entremêle avec désinvolture le séjour de Diderot en Hollande et celui de Descartes, la présence du sculpteur Falconet en Russie et les achats de tableaux réalisés par Diderot pour le compte de la tzarine, la relation des écrivains avec le pouvoir et les conflits internes à la cour de Russie, le désordre européen et la volonté de convertir l'impératrice à une conception rationnelle de la politique d'État qui anime Diderot

C'est que Diderot est partout dans ce roman, même là où on ne l'attend pas. En revanche, les invités au « projet Diderot » n'ont pour la plupart qu'une idée très vague de la personne du directeur de l'*Encyclopédie*. Il est vrai que c'est une étrange équipe qu'a rassemblée l'académicien Bo Luneberg, flanqué de son omniprésente et très pédagogique épouse Alma. Il a tenu à ce que la composition du groupe fût aussi variée que l'*Encyclopédie* elle-même et que les arts et les techniques y eussent la place qui leur revient. Luneberg lui-même se présente comme un théoricien de la grammaire, féru de langage artificiel. Il a décidé de s'adjoindre un diplomate, l'élégant Anders Manders, un charpentier, le timide Sven Sonnenburg, habillé d'un vieux jeans, la belle syndicaliste blonde Agnes Falkman, dont la tenue en denim porte « les messages habituels de protestation concernant l'air, l'eau, la terre, le feu, le tabac, les voitures, le bétail et les hommes », une diva internationale

au format imposant, la rousse Birgitta Lindhorst, l'inénarrable professeur américain Jack-Paul Verso qui affiche ses opinions en portant une casquette avec l'inscription « I love deconstruction », et enfin un dramaturge à l'allure bohème, le barbu Lars Person. Il appartiendra au narrateur d'expliquer à Birgitta pourquoi Diderot l'emporte, dans son esprit, sur Voltaire et Rousseau, alors que l'histoire l'a longtemps relégué au statut de virtuose de la parole ou de bavard intempérant.

L'embarquement du groupe était prévu sur le navire flambant neuf *Anna Karenina*. En fait, il se fera sur le vieux *Vladimir Ilitch*, ce qui suscite des considérations désabusées sur les vicissitudes de l'histoire. Le récit de la traversée abondera en épisodes cocasses, en réflexions sarcastiques et en allusions à Kierkegaard ou à Heidegger, à Barthes ou à Nabokov, qui marquent de la part de l'auteur une évidente modernité en même temps qu'un profond détachement par rapport aux modes intellectuelles. N'oublions pas que Malcolm Bradbury a longtemps enseigné les littératures modernes.

Le climat est tout autre dans les chapitres parallèles consacrés à Diderot et à ses entretiens avec sa protectrice. L'accueil du sculpteur Falconet, absorbé par la commande de la statue de Pierre le Grand, ayant été glacial, le philosophe sera hébergé à proximité de Saint Isaac par le prince Narishkine, qui l'avait déjà piloté à travers l'Europe. S'il bénéficie de la sympathie de Catherine, il est l'objet de la profonde détestation du puissant clan Orlov, de celui du tsarévitch Paul et du haut clergé. Il ne lui reste donc que la chaude intimité des colloques singuliers de l'après-midi, que le romancier restitue librement, mais en se fondant toujours sur le texte des *Œuvres politiques* de Diderot telles qu'elles ont été remises à l'honneur par la recherche la plus récente. Le romancier va tendre à s'identifier avec le penseur solitaire qui trouve dans le débat avec une partenaire d'exception l'occasion d'exposer sa vision personnelle d'une Russie et d'un monde qui s'ouvriraient à la raison, à la tolérance et au progrès.

Ce n'est qu'au chapitre X que nous entrons, avec Diderot, au sein du Palais d'Hiver, où Catherine a déterminé souverainement les règles qui s'imposent à son invité. Elles supposent le ton de l'égalité, mais aussi le refus des idéologies, des a priori et des querelles d'école. Melchior Grimm, l'ami et le collaborateur du philosophe, a eu soin de l'initier à l'autre face de ces lieux prestigieux : les services secrets y sont actifs et efficaces. N'ont-ils pas été organisés sur le modèle français

conçu par le ministre de la police Sartine ? Une visite de l'ambassadeur Durand de Distroff rappellera à Diderot ce que le ministère attend à Paris d'un bon Français.

Tout est en place maintenant pour que puissent débiter les entretiens en petit comité (chap. XII). Le romancier doit en imaginer le déroulement : les questions ironiques de l'impératrice, l'assurance croissante du philosophe qui se définit comme un esprit inquiet, en constante ébullition, sollicité par tous les problèmes de la morale, de la politique, de l'existence et du beau. Loin de la métaphysique, il déclare réfléchir sur la vie comme si la sienne en dépendait. Catherine lui demande s'il croit réellement qu'un philosophe a des choses utiles à dire à un souverain. Bien sûr, lui répond-il, car nous devons nous souvenir que la philosophie ne se constituera jamais en pouvoir en soi. Elle devra toujours se limiter à informer et à guider le pouvoir souverain. Tel est le rôle qu'il souhaite jouer auprès d'elle. Non celui d'un prêtre qui lui imposerait des commandements divins et des vérités éternelles, mais simplement celui d'un honnête homme pensant, qui n'en connaît aucune. Catherine lui oppose les réalités et les exigences pressantes du pouvoir, mais Diderot revendique le droit de rêver, tout en se faisant écouter par un sage monarque. Le dialogue, où flottent quelques échos de l'Entretien avec la Maréchale, tourne à un débat sur la nature humaine et sur la validité de la raison.

En parallèle, le lecteur a droit, au chapitre suivant (XV), à un exposé désordonné du professeur Verso où se mêlent les allusions à l'*Encyclopedia Britannica*, dont il se dit l'enfant spirituel, à la déconstruction, dont il est devenu l'apôtre, à l'idée de la mort de l'écrivain proclamée par Roland Barthes et, de façon générale, à tous ces livres qui sont faits en réalité de la matière d'autres livres. Bo, consterné par ce manquement à toutes les règles académiques, constate amèrement l'échec de son projet, qui ne pourra plus se matérialiser en un livre comme il l'espérait. Verso se défend en évoquant opportunément l'enjeu du *Neveu de Rameau*, où Moi a besoin de Lui comme d'une indispensable contradiction pour s'affirmer. Il met d'ailleurs en doute la nécessité d'ajouter un livre à tant d'autres livres que nous ne lirons jamais. Ce qui se passe concrètement dans la Russie d'aujourd'hui lui paraît bien plus digne d'intérêt.

Le roman revient ensuite à Saint-Pétersbourg. Diderot vient de confier à l'impératrice le mémorandum dans lequel il a consigné ses idées de réforme, sous

le titre « le rêve de Denis le philosophe ». Catherine commence par lui reprocher un impérialisme intellectuel latent et elle lui avoue sa méfiance envers les divagations de l'esprit. Il lui confie avoir écrit *Le Rêve de d'Alembert* et s'y être identifié avec un penseur qu'elle déteste parce qu'il a eu l'audace de repousser ses avances en refusant d'assumer l'éducation de son fils. À la liberté d'esprit que revendique le philosophe, elle oppose la priorité de l'État et les obligations du souverain, lequel a dû forger lui-même sa personnalité et en assumer les conséquences. Les propos de Diderot, qui lui avait annoncé la venue exaltante de la raison universelle, ne sont pour elle qu'une image de la déraison.

L'entretien se poursuit en présence de la princesse Dashkova, dont la liberté de parole agace l'impératrice. Diderot est surpris d'entendre Catherine lui citer des passages de la correspondance que lui adresse le patriarche de Ferney, où celui-ci l'invite instamment à envahir la Turquie et à libérer la Grèce, alors que l'auteur de *Candide* prétend abominer la guerre. À la réflexion, Catherine se demande pourquoi elle n'a pas plutôt invité Voltaire, dont les vues correspondent mieux aux siennes. Ces philosophes français semblent diablement se contredire.

Alertée bientôt par ses services secrets, l'impératrice en vient à suspecter Diderot d'être un espion, mais il la rassure en se désolidarisant de la politique étrangère de la France. Cette nuit-là, il fait un rêve qui lui révèle sans équivoque qu'il est amoureux de l'Impératrice de toutes les Russies, et qu'elle lui fait fête. Dans son délire, Diderot voit le docteur Bordeu et Mademoiselle de Lespinasse assister à la scène au cours de laquelle il débat de morale avec la grande Catherine, tout en analysant la fonction du rêve. L'œuvre littéraire du penseur s'intègre ainsi très librement dans la trame du roman.

De leur côté, les voyageurs du « projet Diderot » vont arriver à Saint-Pétersbourg. C'est là que se situera l'événement inattendu qui va donner toute sa signification au livre. Les pèlerins de *l'Encyclopédie* sont attendus sur le quai par une petite figure féminine surprenante qui les salue de loin en français : c'est une femme âgée, habillée de façon désuète, au décolleté provocant, fortement fardée, s'agitant et sautillant comme un enfant, qui déroule devant eux une bannière de bienvenue. Elle ne cessera ensuite de parler français, même à ses compatriotes. Elle s'appelle Galina Solange Staronova. Elle a traversé l'ère stalinienne, la grande guerre nationale et le siège de Leningrad sans faire aucune concession au

changement. Pour elle, Saint-Pétersbourg n'a pas changé de nom. Elle est toujours une ville française. Galina elle-même a été, pendant quarante ans, la responsable de la section des livres français à la célèbre bibliothèque Saltykov-Chtchedrine. Elle sera donc leur guide, car elle est convaincue de l'attachement passionné de ces pèlerins à l'esprit des lumières, sentiment dont elle-même est imbue. Sa première visite est naturellement consacrée au Musée de l'Ermitage.

Le chapitre XXII nous ramène à la cour, où Grimm expose cyniquement à Diderot sa réussite sociale de parasite, son absence de scrupule et son admiration pour Frédéric II. L'auteur change une fois de plus de registre pour évoquer l'arrivée en Russie, en 1777, de la fameuse aventurière anglaise Elisabeth Chudleigh, duchesse de Kingston, à qui Potemkine acheta l'admirable pendule qui fera la célébrité du petit Ermitage.

Un chapitre entier (le XXIV) est dévolu à un dialogue où Diderot interroge l'impératrice sur la population et les ressources de la Russie. Ce sont là, à ses yeux, les seuls vrais fondements de progrès futurs en liberté et en bien-être. On constate, au fur et à mesure que les entretiens avancent, qu'ils reprennent toutes les idées économiques et politiques énoncées par Diderot dans ses « Russica ». Elles servent ici de base à une controverse où l'auteur se met dans la peau des deux personnages de ce duo unique dans la littérature du dix-huitième siècle. La notion même de monarchie y est mise en question. En se dédoublant par le jeu de la fiction, Bradbury éclaire à sa manière la complexité du problème et le point limite qui s'y trouve atteint, au-delà de l'historicité pure.

La vision globale de la relation entre la Russie et la France des Lumières fera la matière de l'histoire de Galina, qui est à la fois la sienne et celle de son pays. La personnalité de Diderot y occupe une place importante, plus marquée que celle de Voltaire, et c'est de toute évidence à la gloire de Diderot que Bradbury a conçu son roman. Par la bouche de Galina, il narre le destin de ses livres, de ses papiers, de sa gloire tardive, mais aussi sa mobilité, son goût des paradoxes, qui en font l'écrivain le plus moderne de son siècle, un auteur inépuisable, en même temps qu'un rêveur, un menteur parfois, un mystificateur, un provocateur. Galina a trouvé le sens de sa vie en rassemblant et en rétablissant l'héritage dont l'essentiel a résisté aux vicissitudes de l'histoire. Elle seule a su donner un sens grave et authentique à ce pèlerinage dont la plupart des participants ignorent le message.

Pressée par Agnès Falkman de dire sa préférence entre Voltaire et Diderot, elle refuse de trancher, tant elle les aime l'un et l'autre, mais l'auteur lui fait ajouter une nuance qui a tout son poids et qui touche à l'essentiel. Voltaire, dit-elle (ou dit le romancier), est toujours français, tel que les Français se voient eux-mêmes ; Diderot l'est autrement ; il est français, allemand, russe, anglais : en d'autres termes, tous les autres grands écrivains, y compris Pouchkine et Gogol se retrouvent en lui.

Le chapitre XXXVI débute par une méditation sur l'Europe, sur sa culture et sur la singularité de Saint-Pétersbourg. Diderot a fini par aimer cette ville que Catherine II a contribué à civiliser en la marquant de son empreinte. Leur relation s'est muée en un flirt philosophique. Elle l'interroge sur l'Amérique, qu'il ne connaît qu'à travers l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal, mais qui le fait rêver. Son imagination libérée va déboucher bientôt sur l'idée de l'illusion universelle. C'est d'ailleurs ainsi que le « voyage encyclopédique » lui-même va apparaître au narrateur, dans le bateau amarré au quai du port et devenu pour un temps un « hôtel léthargique ». De son côté, Diderot s'interroge : sa foi dans la raison ne serait-elle qu'une illusion, une folie ? Les arguments du neveu de Rameau et les thèses d'Helvétius vont lui inspirer l'idée de ce qui deviendra *Jacques le fataliste*, dont Bradbury compose un habile pastiche sur le thème du Grand Livre de la destinée. Il sera encore question de l'atelier de Falconet, de son élève et collaboratrice Marie-Anne Collot, du sculpteur Houdon et du peintre russe Levitski, chargé de faire le portrait du philosophe, le tout truffé de références à des textes divers, librement manipulés. L'épisode s'achève sur la destruction par Falconet d'un mauvais buste de Diderot auquel il travaillait. La routine du récit est interrompue par la nouvelle du soulèvement dirigé par le redoutable Pougatchev, qui se fait passer pour le tsar Pierre III et menace un moment le pouvoir. Le romancier s'est soigneusement informé de tout le contexte historique : il connaît même l'histoire des « deux petits Allemands » qui avaient visité Diderot à Paris, qu'il avait scandalisés par son athéisme et qu'il vient de retrouver dans l'entourage du futur Paul I^{er}.

Le chapitre XXIX relate la visite du romancier-pèlerin à la collection des philosophes français de la bibliothèque où Galina l'a introduit à sa demande. Il se livre à une méditation sur leur rôle historique, sur le destin du livre et sur plusieurs

ouvrages, dont l'*Encyclopédie* dans ses diverses éditions et dans son prolongement, l'*Encyclopédie méthodique*, qui survivra au militarisme comme à la mélancolie romantique. Il constate, dans cette collection, de surprenantes lacunes, conséquence de pillages ou du désordre administratif, que Galina préférerait couvertes par le silence. Il l'interroge à ce propos. Elle lui avoue sa lassitude et son scepticisme devant le déclin de l'autorité et la confusion qui en résulte, mais elle confesse aussi le côté pathétique de sa vie, vouée au livre et à la raison, dans un monde et dans un temps devenus étrangers à ces valeurs. Elle n'aura été, dit-elle, qu'une vieille femme ridicule qui s'est voulue élégante et parisienne, comme Saint-Pétersbourg l'avait été. Devant un tel désarroi et une telle lucidité le narrateur bouleversé enserme dans ses bras la bibliothécaire aux cheveux blancs qui s'efforce de cacher ses larmes.

Le récit va mettre fin à sa progression claudicante dans un ultime entretien entre l'Impératrice et le philosophe imaginé par le romancier. Elle lui dit son admiration, l'assure qu'il est extraordinaire et qu'il ne sera jamais oublié, après quoi elle lui offre une bague ornée d'une agate avec son portrait. Elle continue à le tenir pour son maître à penser, tout en soulignant qu'il travaille sur le papier, et elle sur des êtres humains. Du moins Diderot pourra-t-il dire au monde que ses idéaux ont toujours été plus hauts que ses actes.

Le retour de Diderot vers La Haye, puis vers la France, sera mouvementé et le séjour en Hollande singulièrement long. Il retrouvera Paris bien changé. Une nouvelle génération d'écrivains est apparue, attachée à l'actualité et au succès immédiat, et un nouveau type d'éditeurs (industriels comme Pancoucke). La vedette du jour s'appelle Mesmer et la jeune noblesse se prend d'enthousiasme pour la liberté américaine. Diderot rencontrera Voltaire et ce sera pour se quereller à propos de Shakespeare, mais aussi pour évoquer Catherine. Il reverra Grigori Orlov en disgrâce et Dashkova en exil. Il retrouvera le prince Paul voyageant sous un pseudonyme transparent. Il parlera à Franklin, puis à Jefferson. Le roman se termine à la mort du philosophe, dont la tombe à Saint-Roch a disparu aujourd'hui. Qu'importe. Comme disait le neveu de Rameau : « rira bien qui rira le dernier ».

À la fois fiction et histoire, dialogue et récit, passé et présent, ironie et méditation, le roman de Malcolm Bradbury est une célébration en même temps

qu'une résurrection du siècle des Lumières, et au-delà, de Diderot. La presse anglaise a été unanime à le tenir pour une œuvre magistrale. Là où Éric-Emmanuel Schmitt, dans une comédie brillante et spirituelle, réduisait Diderot aux dimensions d'un libertin, le romancier anglais a salué dans le philosophe français le penseur le plus hardi et le plus original de son époque. Certes, il ne faut pas lui demander la vérité historique, car tel n'est pas son propos. Même s'il est solidement documenté, il lui arrive de s'aventurer dans ses jugements. Mais ce livre, qu'il a mis dix ans à préparer et à écrire, est un des plus superbes hommages rendus à Diderot et à son siècle par un grand écrivain de notre temps. « Le livre le plus amusant jamais écrit » a dit un critique anglais enthousiaste. Peut-être pas, mais certainement un beau livre d'amour et de fidélité envers une culture et envers l'homme qui l'a probablement le mieux incarnée, dans ses audaces et dans sa générosité.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Roland Mortier, *Diderot héros de roman* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/mortier131104.pdf>>